

Lola, la jolie vieille

Akamar, capitale d'une île au diable, au bord des eaux émeraude de l'océan et à une centaine de kilomètres du désert tropical. Année 1973, mois de janvier, midi passé, de la brise caressante, du soleil à son zénith, du bleu du ciel à attendrir la plus revêche des âmes. La méridienne s'annonce dans les immeubles de pierre blanche bâtis par les colons renvoyés au bercail. Les quartiers chics à l'européenne ont changé de riverains : repeuplés à présent d'autochtones argentés que leur climat natal prédispose à la première occasion à la gaudriole. Aucune trace de ces messieurs compassés et de ces dames sophistiquées, qui s'étaient mollement aimés, jadis, aux temps d'or de la colonisation, pendant la sieste. L'amour dans les sueurs collantes est sur le point de se faire derrière les façades surchargées des bas-reliefs de la belle époque. J'imagine que chaque appartement est en train de se transformer en bordel de famille...

Les terrasses de cafés se sont dégarnies depuis un quart d'heure. Les serveurs somnolent sur des bords de chaises, leurs torchons à l'abandon sur leurs genoux écartés. Un chat s'étire à son aise à mes côtés, sur une table mal es-suyée, un chat tigré qui résume à lui seul le relâchement sacro-saint de midi. En est-il de même de la vieille ville ?...

Je ne m'aventurerai pas tout seul de l'autre côté des remparts, du côté de la misère des pauvres. Leurs misères qui n'ont jamais de trêve. S'il y a encore des choses que j'appréhende sur ces terres, la pauvreté en est la première. Egaré dans le dédale de ruelles sans issue, je me serais incriminé de tous les bobos sur le visage de la marmaille

aux cheveux ébouriffés. Pour faire amende honorable, j'aurais poussé mon expiation à l'extrême : le lendemain de mon passage, le cadavre d'un blanc eût été trouvé dans un caniveau plein d'eaux pestilentielles, le mien...

Je ne me sens toujours pas le courage de trancher le dernier acte de mon existence. Pas encore prêt à me rendre au rendez-vous avec la mort embusquée quelque part dans la vieille ville, la mort que je suis venu chercher cette fois en ce pays. Plutôt que de moisir dans le néant de ma raison de vivre, ne ferais-je pas mieux de courir après mon libérateur dans un cul-de-sac meurtrier ? Mais ma lâcheté ne mollit toujours pas. Consulter sans cesse l'heure de l'horloge géante de la gare dont je n'ai aucun besoin, laisser errer les regards sur ce qui subsiste de l'agitation matinale et, de temps à autre, faire courir mon stylo-bille sur mes feuilles volantes, voilà ce qu'il me reste à faire en attendant que les cols blancs de la capitale s'arrachent à la sieste...

Akamar, une heure et demie de l'après-midi. Un cireur de chaussures lézarde tout à loisir au milieu de sa panoplie de brosses usées. Un tout jeune vendeur d'amuse-gueule orientaux dort à poings fermés, à même l'asphalte du trottoir, la bouche ouverte, le sexe bandé, où sont les homos des capitales occidentales ? En face de moi, le majestueux bâtiment de la gare, marbre blanc coiffé de rougeâtre flottant...

Quelques adolescents maigrichons, plantés sur les marches étincelantes de propreté, ont l'air désarçonné, mains au fond de leurs poches vides, cous engoncés dans leurs épaules affaissées : les trains n'arrivent dans leur ville qu'au début de la soirée, la perspective des butins qu'ils espèrent dans le hall de la gare est suspendue jusqu'à la tombée du jour. Chercheurs des fortunes ramenées dans des valises de touristes occidentaux. Une cinquantaine de mètres les séparent de moi, échoué à une terrasse de café, assis à dix mille kilomètres de mon studio parisien, agrip-

pé de ma main qui n'écrit pas à mon sac en bandoulière. Mon passeport, mon billet de voyage et mes sous ne se cachent pas dans une poche confectionnée hors de portée des voleurs à la tire. Si je me donnais la peine de jeter sur le papier un tout récent souvenir, souvenir de ma séparation d'avec Jean-Marc :

La pensée, que Jean-Marc m'a lâché au beau milieu de notre voyage pendant que la grisaille enveloppe l'Europe, à 2000 kilomètres d'une célèbre métropole en allant vers le sud, au premier arrêt du train peu après notre altercation truffée de coups de poings, de crachements en pleine figure de part et d'autre, qui avait réveillé les voyageurs et fait le vide dans notre compartiment, me hante aujourd'hui sans l'ombre d'un regret...

Jean-Marc me manque cruellement. C'est mon unique copain, qui doit me détester à mort et me souhaiter tout le mal du monde. Descendre du train à deux heures du matin par un temps à ne pas mettre un chien dehors, sans savoir quand il pourrait prendre celui en direction de la capitale restée au nord, se trouver tout seul sur un quai à peine éclairé, se casser le nez à la porte de la salle d'attente, penser à trouver un hôtel dans cette bourgade fouettée par la tempête, tout cela témoigne de la cruauté de sa vengeance envers moi...

Le plaisir malicieux de me savoir sevré de sa compagnie, à laquelle je tiens tellement au cours de nos chevauchées à travers les six continents, a prévalu sur sa peur de la solitude sur un sol étranger. Lui, si réservé dans les rapports humains exceptés les échanges au niveau des braguettes, ne possédant que trois mots de la langue parlée dans cette partie du globe, devait grelotter de froid sur le quai d'une gare inhospitalière, pauvre Jean-Marc !

La vengeance a remporté la victoire sur tout autre sentiment dont il est capable, pourtant leur nombre ne dépasse pas celui des doigts d'une main. Aujourd'hui, notre séparation est définitive. Nous n'aurons plus

l'occasion de nous rabibocher. Je compte rester sous ces cieux jusqu'à... Nos prises de bec se terminaient d'habitude au bout d'un quart d'heure, par un regain de camaraderie bien cimentée, plus stimulante qu'avant les accrochages. Cette fois-ci, Il s'en serait fallu de plusieurs jours que nous arrivions à accorder nos violons. Le train à destination du sud démarrait sans mon seul et unique copain...

Jean-Marc est d'une apparence plutôt banale, difficilement identifiable dans la foule, bien soucieux de camoufler ses manques intérieurs, méticuleusement attentif à ce que rien sur lui ne trahisse son identité homo. En revanche, il est audacieux au possible au cours de ses dragues dans les sous-bois du monde. Il suffit qu'un homme lui tape dans l'oeil pour qu'il arrive à surmonter, coûte que coûte, toute barrière entre son désir et le sujet à gagner à sa cause. Je ne suis pas de cet acabit, moi. Tout contact intime avec un homme me répugne. Moi je séduis, à lui de prendre en charge mes conquêtes : la clé de notre collaboration de longue date.

Le courage insolent de Jean-Marc blindait ma lâcheté cucul la praline, mes beaux restes se plaquaient sur sa médiocrité physique, un nouvel être né de cet acoquinement calculé, solidement équipé, partait à l'aventure ou plutôt à la dérive, au risque de s'envaser un jour, et ce risque nous prenions un plaisir fou à le braver ensemble. C'est lui qui s'est sauvé en quittant le train, qui trouvera moyen de se rattacher au monde. Si je m'efforce de me souvenir des beaux moments de nos pérégrinations, je revois aussitôt son visage tordu par la haine, sa haine décochée sur moi telle une flèche, peut-être bien fondée car...

Le stylo-bille me tombe des doigts. Je me retrouve orphelin de mon complice, vissé à un guéridon en face de la gare d'Akamar, entre le cireur de chaussures et le jeune vendeur d'amuse-gueule orientaux, tous les deux endormis

d'un sommeil de plomb. Trois heures de l'après-midi. La fragilité de la sieste se fait déjà sentir dans la dilution de la lumière, dans l'effilement des ombres, dans le brouhaha en sourdine derrière les volets clos. Comme hier, ils vont bientôt envahir toutes les terrasses de l'avenue principale, avant de regagner leurs bureaux et leurs agences...

Comme hier, cela recommence : cigarettes coincées au coin des lèvres, magazines occidentaux sous les bras, bottines vernies bichonnées par des brosses de cirieurs, costards inspirés du dernier cri de la mode italienne, cravates chamarrées aux noeuds négligemment défaits, mains porteuses de cigares empruntées aux redresseurs de torts sur les affiches de cinéma. La virilité sur mesure. Rien qu'en observant leur façon de rouler des mécaniques, je me frotte dangereusement aux vertus mâles des machos, détestables...

Les terrasses autrefois strictement réservées au sexe fort, sont joliment parsemées de belles filles dans le vent. Elles y sont installées sur un pied d'égalité aux côtés de leurs hommes. Celles dont les blue-jeans ont raclé les bancs des écoles et des cours de secrétariat, qui n'auront pas honte du manque des taches de sang sur les draps de leur nuit de noce. Celles qui vous fixent dans le blanc des yeux et, une fois levées de tables, continuent à fumer tout en se déhanchant...

Le voile est refilé à la vieille ville, aux femmes du peuple enchaînées aux traditions et transformées par de nombreuses maternités en tonneaux ambulants. Tous les printemps, une nouvelle vie gigote dans leurs entrailles surmenées. De leur beauté défunte, elles ne conservent que le feu pudique du regard timidement risqué...

Si les mendiants n'infestaient pas les quartiers chics, l'on prendrait Akamar pour la capitale d'un pays prospère. Mais les mendiants y font invasion à tout bout de champ, des deux sexes, de tout âge, de toutes les détresses, affluant comme des fourmis de l'autre côté des murailles,

ces pierres hautaines mitraillées sans répit par les caméras des touristes. Ils se dispersent autour des tables pour des cueillettes pas trop abondantes...

Leurs compatriotes, bien nourris et bien nippés, les rabrouent d'un geste irrité, comme si les importuns en guenilles débarquaient d'un pays ennemi. Ce sont toujours les touristes étrangers et moi qui distribuons généreusement la petite monnaie, puisque cela ne nous coûte pas cher, et que cela nous donne l'illusion de faire du bien aux humains dans le besoin. Nos petits actes gratuits ne semblent pas chiffonner la conscience tranquille des autochtones aisés...

Ma dernière bouchée remonte à deux jours, au repas pris avec Jean-Marc dans le train, juste avant notre empoignade. Je ne sais pas quand je me déciderai à remplir mon estomac en sommeil et ainsi en parfaite entente avec l'indolence du reste de mon être. Je redoute qu'il ne devienne, au contact de la première bouchée absorbée, un gouffre insatiable qu'il me faudra ravitailler sans arrêt, faute de quoi une crise d'anorexie me pend au nez...

Akamar, trois heures de l'après-midi, l'heure des étudiants. L'hilarité de leurs bandes est provocante, presque insultante. Les gosses de la caste privilégiée, éclatants de santé, insoucieux de l'avenir : le grand-père se fait tapoter sur le ventre par le Premier ministre, le père est comme les deux doigts de la main avec le frère de la Reine, l'un des oncles a une situation de tout repos dans la forteresse du Service public. Antipathique, cette jeunesse dorée, qui crie à tue-tête à la joie de vivre, qui dénude trop la pauvreté du petit vendeur d'amuse-gueule orientaux. Ils s'en vont à leurs cours, lui reste à offrir sa modeste camelote...

Déjà quatre heures de l'après-midi. Le soleil bat le plein de sa tiédeur accablante. La blancheur des immeubles de pierre inusable fait ressortir un bleu ineffable du ciel, à panser toutes vos meurtrissures invisibles. La nature

réussit au mieux ses effets spéciaux à l'heure où les sans-travail s'emparent des arcades, seules ombres noires au tableau d'honneur des quartiers chic d'Akamar...

Chômeurs professionnels, ceux qui n'ont jamais travaillé et qui ne travailleront peut-être jamais : viveurs d'expédients, chevaliers d'industrie, escamoteurs de haute volée, vendeurs de services sexuels. Ils viennent de quitter leurs grabats dans les cases crépies à la bouse, ils sentent de loin le renfermé de leurs cambuses mal aérées. Chaussures à la mode mais aux talons éculés, vestes cintrées mais râpées aux coudes. Ils portent sur eux d'autres cadeaux de luxe extorqués à leur clientèle, et la clientèle est là...

Il me semble l'avoir entrevue en sortant de la banque, où je me suis rendu ce matin pour changer quelques grosses coupures. Je me rappelle l'avoir aperçue aussi la nuit dernière, sous les arcades, qui caressait longuement un chat. C'est sans aucun doute la même personne. Elle vient s'asseoir avec lassitude à une table voisine de la mienne. Ses avant-bras squelettiques et emprisonnés dans des anneaux, sa peau fripée et toute couverte de tavelures, son dos légèrement voûté, la perruque d'un roux criard bien campée sur sa tête, le maquillage mal adhérent à son visage raviné qui aurait sûrement gagné à en être complètement délogé...

Agée, assez âgée pour se permettre d'arborer son blue-jean collant déchiré par endroits et son décolleté labouré de rides. Une excentrique courageuse, avertie des valeurs qui ont cours dans ce pays. Les dollars transparaissent au travers de sa décrépitude truculente, l'odeur des billets verts n'échappera pas au flair des chercheurs de gains rapides. Que son identité se ramène à l'argent, elle ne l'ignore pas et le saura désormais jusqu'à la fin...

Revenue de tout, elle sort de son sac un briquet et un paquet de cigarettes. D'un air désabusé, elle déplace ses regards de gauche à droite et de droite à gauche, une nau-

fragée qui tarde à s'accrocher à une bouée de sauvetage. Dans son plus proche voisinage, il n'y a que moi. Le vert de ses yeux, plus sombre que celui sur ses paupières, se heurte à moi, me perce à jour, ses lèvres barbouillées de rouge esquissent un sourire malin comme on se moque de soi-même. Elle pousse un petit gloussement qu'accompagne un balancement bienveillant de la tête, sa façon de me saluer, de m'admettre désormais dans son sillage, à partir de notre rencontre jusqu'à la fin...

Je lui réponds sans doute d'un sourire semblable, que je suppose en plus triste et honteux tour à tour, ce sourire que l'on envoie à la déchéance de sa propre vie, elle et moi désormais d'un côté, et de l'autre, sur les trottoirs, les chasseurs sur nos traces. Tous les vaisseaux semblent brûlés derrière elle, aucune amarre qui se raccorderait à la nostalgie d'un havre sûr, d'un être aimé, d'un passe-temps favori...

Aucun regret, aucune envie, pas la moindre intention d'ajourner l'inévitable. Tout ce qu'elle possède et possédera à l'avenir, se trouve tout contre elle, ses bracelets d'or autour de ses bras décharnés, son chéquier dans son sac de lamé et, à une centaine de pas de là, ses quelques valises entreposées dans la chambre d'un palace...

Elle n'est plus à même de sauver les apparences. Qu'elle se sente au bout du rouleau, elle le montre au grand jour, sans vergogne, sa fatigue de vivre gagnant même les mèches douteuses de sa perruque, le rose écaillé de ses ongles cassés. A la seule différence de son renoncement au passé et à l'avenir, je me bats contre le remords d'avoir abandonné mon chien à la merci d'un terrain vague, d'avoir aussi relégué ma mère dans un hospice miteux, loin de cette ville ensoleillée, sur un autre continent. Voilà quelqu'un à qui s'en ouvrir :

— Je regrette mon chien et ma mère, je murmure à voix haute, mais de façon à ce qu'elle puisse m'entendre et comprendre que mes regrets sont destinés à son écoute...

— Il faut renoncer à tout le monde avant d'en arriver là, décrète-t-elle en jouant avec ses bracelets... tout le monde y compris nos bêtes. Vous avez encore le temps de revenir en arrière, pas moi. Vous m'avez bien regardée ?...

— Le glamour n'a pas d'âge, Madame, j'énonce un peu sur un ton déclamatoire, les yeux posés sur les brosses endiablées du petit cireur de chaussures. — Vous perdriez de votre singularité si vous vous arrangiez autrement... je suis épaté par votre extravagance tapageuse... unique, vous l'êtes dans votre genre. L'unicité des êtres et des choses, c'est ce qui a compté pour moi toute ma vie... pourquoi l'avoir poussée, la vôtre, au-delà de son apogée ?...

— Pour appâter les jeunes, s'exclame-t-elle, juvénile et allumeuse, malheureuse et tragique, avec un regard tout d'un coup ravivé, décoché à ceux qui vadrouillent sur le trottoir à notre recherche, à notre poursuite. — Je suis ce qu'on appelle une nymphomane, une femme affamée d'hommes... toutes les quatre heures le besoin d'un homme... insupportable... je vous avoue que c'est devenu un calvaire !... Et vous, toutes les heures ou toutes les dix minutes, comme la plupart de mes copains ?...

— Je fais exception, moi, je rétorque avec une pointe d'orgueil. — Les hommes ne m'attirent pas, j'ai leur corps en horreur... pourtant il me les faut pour qu'ils m'admirent... je suis ce que la psychiatrie qualifie de narcissisme au plus haut degré... un narcissisme agonisant plus précisément... Mon cas n'est pas moins pénible que le vôtre. Vous comprenez ?...

— Je comprends tout à partir de mon mal à moi. Peut-être pas moins pénible, mais en tout cas moins coûteux. Est-ce que les compliments d'une femme comme moi vous diraient quelque chose ?...

— Malheureusement, ça ne me suffit pas. Je me nourris de regards de femmes, d'hommes, de jeunes, de vieux... Aux moments de mes crises, s'ils ne sont pas assez nombreux sur mon passage, je ne me sens pas exister...

— Vous êtes toujours divinement beau et désirable, j'en suis presque jalouse, me complimente-t-elle sincèrement...

— A eux... c'est à eux... de me le confirmer, je va-souille, angoissé. — Vous croyez vraiment que je suis touj...

— Ils le confirmeront, j'en suis sûre, m'interrompt-elle péremptoirement. — Tout à l'heure, quand nous serons en balade, personne ne résistera à vos charmes. Vous les séduirez pour nos deux. C'est quelqu'un dans votre genre que je dois avoir pour compagnon de route... ni un homo plus insatiable que moi, ni une femme atteinte de la même maladie. Je suis trop vieille pour me les faire disputer mes gars, et j'en ai besoin tous les quatre heures comme je viens de vous le dire... comme d'un calmant qui atténue provisoirement une douleur incessante. Affreux ! Affreux ! je vous le jure !...

Un geste d'impuissance, et aussi de résignation, de son bras nouveau armé de métaux précieux. Un haussement de découragement de ses épaules courbées sous le poids de la croix qu'elle porte, un appel au secours de ses yeux lancés vers eux, ceux qui font parader sur le trottoir leur virilité à toute heure monnayable...

— Nous avons eu la chance de tomber l'un sur l'autre, continue-t-elle après un long soupir. — Toute seule depuis deux jours, seule à en crever, c'était atroce !... Les homos ne restent pas longtemps à Akamar... je suis beaucoup mieux depuis que je vous ai parlé... nous ne nous séparons plus, n'est-ce pas, à partir d'aujourd'hui ?...

— Je pense, moi aussi, que nous ne nous séparerons plus, je répète de la voix de la fatalité. — Comme un homme et une femme mariés dans un catholicisme fanatique, le couple qui fera chambre à part, mais qui sera déposé dans le même cercueil...

— Je vois que vous n'êtes pas d'une nature trop gaie, moi non plus d'ailleurs. C'est que nous avons besoin d'un tiers... de quelqu'un qui sache faire rire, d'un de ces ho-

mos au bord de la tombe... à qui il ne reste plus qu'à rire... à condition qu'il ait écarté toute idée de retour, comme moi... comme vous... bien que vous ayez encore l'air d'hésiter... ça viendra, vous saurez à quoi vous en tenir d'ici une semaine, vous m'en direz des nouvelles !...

— Comment le déterrer ce tiers ? je demande, inquiet pour de bon. — J'aimerais pouvoir rire, rire, moi aussi. Comment deviner qu'il est venu ici pour ne plus revenir ailleurs ?...

— Ne vous mettez pas martel en tête pour ça ! me rassure-t-elle. — Il en passe tous les jours un ou deux. Quand il nous rencontrera quelque part dans la ville, il nous abordera de lui-même... Il ne pourra pas nous contourner... avons-nous pu éviter notre rencontre ? ... toute seule à en crever, toute la journée d'hier... Oh, mon Dieu !... ça me reprend... j'étouffe, j'étouffe...

— Madame, Madame, qu'avez-vous, vous avez l'air tout chose ?...

— C'est mon mal. Vite ! Vite ! Vite ! Allons-nous-en d'ici !...

La tigresse est entrée sous sa peau parcheminée, la tigresse en rut dangereuse si contrariée. Je règle à la hâte nos consommations, fourre n'importe comment mes affaires dans ma sacoche...

— Partons ! Partons ! Donnez-moi votre bras !...

Le soleil s'est éclipsé derrière les immeubles coloniaux de l'avenue principale. Une véritable fourmilière sous les arcades, une houle humaine dans laquelle nous nous jetons à corps perdu. Une expression d'euphorie répandue sur tous ces visages basanés, saturés de soleil. Une journée de travail vient de se terminer, un jour quelconque vient d'être égrené du chapelet du temps invincible. Le joyeux fatalisme que les gens d'ici vivent avec sérénité. Avant que la nuit ne recouvre la liesse, ils fêtent l'agonie des dernières lumières, chacun satisfait de ce qui lui est échu, sans espérer davantage, comme hier, comme demain. C'est l'heure de détente de tout citoyen de cette capitale...